

Obsessions

petit hommage à Georges Perec

par Jean-Luc Hennig



« La manie, c'est le plaisir passé à l'état d'idée. »
Honoré de Balzac,
Le Cousin Pons.

Il y a des gens qui ont des manies qui les dévorent entièrement, qui les minent du dedans. En général, ils n'en ont qu'une, une idée fixe, qui règle leur vie. Ils ne pensent qu'a ça. Ce sont des obsédés de la chose. Ils en sont finalement épuisés, vidés. Je formai le projet de collectionner à mon tour ces activités de vampire, ces gestes de la hantise, indéfiniment répétés jusqu'a n'être plus qu'une mécanique du rien, un dérèglement nerveux. Comme on peut doubler le voyeur, je voulais mettre au carré l'obsession, redoubler de folie méticuleuse. Être à l'affut de ceux qui n'ont rien laissé d'eux, pas de livres, pas de logique universelle, pas de traité des vertus, rien. Rien qu'une manie sans paroles.

Parmi les maniaques, il y a ceux qui classent leur idée, ce sont les collectionneurs (par opposition aux amateurs d'art), et ceux qui la répètent, ce sont les fétichistes (par opposition aux amoureux). Les uns et les autres ont le goût du devoir, de la morale, de l'ordre, de la contrainte et des habitudes qui, dit-on, leur servent à exprimer leur désir insoutenable. Ils l'interprètent pourtant avec des bonheurs variables et des manières discrètes : ce sont des musiciens de la série.

On les prend souvent pour des grands déprimés, ou des grands incertains, ou des grands passifs : rien de plus faux. Ce sont des industrieux de leur vice, qui ont mille tours dans leur tête, qui développent une énergie considérable, pour satisfaire cette démangeaison ingrattable qui donne du piquant à leur vie. Et ce sont avant tout des calculateurs, qui doivent

gagner du temps pour toujours accumuler leur plaisir, toujours découper, réduire, morceler les choses pour en augmenter les impressions et toujours stocker, entasser plus pour en décupler l'envie.

Les maniaques sont des moines de la formule, et des romanciers sans histoire. Que dire de plus de celui qui fait toujours hum hum avec sa gorge, ou de celui qui dort chaque nuit avec son chat roulé sur l'oreiller d'à-côté, ou de celui qui vend chaque centimètre de sa peau à des collectionneurs ? Rien. Les maniaques sont les portiers d'un livre sans fin, d'un livre qui n'existe pas autrement qu'en promesse ou en résumé, et qu'on ne lira jamais. Ce sont les monstres des pseudonymes, des vies empruntées et des rôles qu'ils s'inventent.

Il me suffisait, en somme, d'énumérer les titres de ces romans qui se confondaient avec leurs personnages, et de les aligner dans une bibliothèque infinie que je recopierais chaque jour, à mon tour. Raymond Queneau avait bien fait un livre des titres des plus remarquables ouvrages de l'humanité. J'en ferais un des plus beaux spécimens de ces manies qui dissimulaient tant de plaisir, et n'en laissaient pourtant rien deviner.

Celui qui volait les draps qui séchaient sur les étendoirs, et qui en avait entassé une tonne chez lui.

Celui qui passait son temps à se bichonner, dans un miroir de poche.

Celui qui se souvenait absolument de tout, et n'arrivait plus à s'en défaire.

Celui qui passait son temps à se suicider, avec des lames de rasoir dans le bras : il était déjà mort 17 fois.

Celui qui ne faisait que répéter les mots des autres.

Celui qui se pendait toujours dans l'amour.

Celui qui aimait dormir assis.

Celui qui voulait se vieillir toujours

Celui qui vivait dans le noir.
Celui qui se cachait toujours dans les réduits, les placards, les coffres de voiture, les niches à chien ou les cabines de bain.
Celui qui collectionnait les crânes de rats.
Celui qui toute la journée recopiait la liste des marques de cigarettes, des mammifères et des tribus indiennes.
Celui qui, la nuit, téléphonait à des inconnus, pour les effrayer, ou les amener au plaisir.
Celui qui montait des cabales contre ses voisins, et au besoin les dénonçait comme un corbeau.
Celui qui aimait simplement se mettre nu devant les autres, et se faire regarder sur intimation.
Celui qui rêvait d'orgies romaines, où des éphèbes métis, couronnés de dattes, d'amandes effilées, et nappés de miel, se donneraient au plaisir du dessert.
Celui qui ne voulait vivre que dans le froid.
Celui qui rêvait d'être coupé.
Celui qui hantait les lieux sinistrés, et plus volontiers encore les immeubles brûlés.
Celui qui aimait avant tout les difformités, les handicaps, les moignons.
Celui qui voulait toujours monter plus haut pour éprouver le vertige de tomber.
Celui qui tous les jours sortait sous un déguisement différent.
Celui qui était toujours prêt à se vendre à n'importe qui pour n'importe quoi.
Celui qui rêvait qu'il était toujours sous les feux des sunlights, et qui fermait les yeux de contentement, en se faufilant dans la foule.
Celui qui, avec ses rognures d'ongle, tapissait les murs de sa chambre, pour qu'elle en prenne un air féroce.
Celui qui collectionnait les baisers, et en comparait la fraîcheur, l'élasticité, l'élan et la profondeur.

Celui qui n'aimait que les défauts, ou exotismes de langue : les accents, les zézaiements, les mâchouillis.
Celui qui s'était mis en tête de découvrir le coin de terre le plus merveilleux.
Celui qui n'aimait que les hommes aux yeux presque fermés.
Celui qui ne lisait, dans les journaux, que les nécrologies de ses contemporains.
Celui qui vivait toujours à une autre heure que la nôtre.
Celui qui ne s'habillait que de dépouilles.
Celui qui collectionnait les photos des dents de ses amants.
Celui qui enfermait ses odeurs préférées dans des flacons.
Celui qui chaque jour faisait un nouveau testament, qu'il envoyait à son notaire.
Celui qui guettait les flics, quand ils retenaient un homme en otage, et qu'ils le forçaient brutalement à entrer dans le fourgon.
Celui qui n'aimait personne, et s'absentait dès qu'on l'entreprenait.
Celui qui, chaque jour, se brûlait un petit coin de peau différent.
Celui qui rêvait d'être noir, et se cirait la peau.
Celui qui disséquait chez lui les chats.
Celui qui dormait dans une chambre entièrement, et uniquement remplie de vieux papiers, sacs en plastique et linge sale.
Celui qui tous les jours achetait un autre bâton de rouge à lèvres.
Celui qui collait tous les journaux qu'il achetait, sans les lire.
Celui qui avait arrêté sa vie un certain jour de 1947, et qui depuis vivait encore à la façon de l'époque.
Celui qui s'était tatoué presque entièrement en peau de serpent.
Celui qui découpait ses peaux mortes, ses boutons ou ses tumeurs pour en faire des reliques.
Celui qui à tout moment émettent un grognement.
Celui qui incendiait les méharis.
Celui qui, tous les samedis, part rendre visite à sa mère, en province prenait le train de 10 h 12, seconde classe non fumeurs, côté

fenêtre, wagon de tête.
Celui qui buvait dans ses chaussures.
Celui qui n'aimait qu'en léchant.
Celui qui vivait dans les trains depuis plusieurs années.
Celui qui était si mou qu'il gardait toujours la bouche ouverte.
Celui qui se lavait seulement le haut du visage et les mains.
Celui qui était resté vierge toute sa vie.
Celui qui, par règle, ne voulait plus dire un mot de sa vie.
Celui qui, partout où il allait, embrassait la terre.
Celui qui, pour l'amour, se couvrait entièrement de bandelettes.
Celui qui, pour l'amour, aimait nager le plus loin possible dans la mer et lancer un défi aux inconnus.
Celui qui, pour l'amour, rasait entièrement.
Celui qui envoûtait les autres pour en savoir les secrets.
Celui qui enfermait ses amants pour les regarder par des meurtrières, sans qu'ils le sachent.
Celui qui volait toujours un souvenir aux gens qu'il rencontrait.
Celui qui, pour l'amour, n'aimait que les peaux grêlées.
Celui qui arrachait toujours les pétales des fleurs sans les cueillir.
Celui qui épinglait les fourmis.
Celui qui s'amourachait toujours de femmes saphiques.
Celui qui n'aimait que les odeurs d'huile, de garage et de cambouis ; ou celles de sueur, de chaussettes trempées et de maillots collés ; ou celles de chaux, de chantiers boueux et de salopettes de maçons.
Celui qui multipliait les doubles vies, si bien que personne jamais n'avait eu l'idée de le soupçonner.
Celui qui collectionnait la poussière.
Celui qui s'était fait coudre les paupières.
Celui qui fouettait les bêtes à mort pour en faire une œuvre d'art.
Celui qui violait les volatiles en leur coinçant la tête dans le tiroir.
Celui qui vivait au milieu des plumes.

Celui qui, la nuit, se relevait dix fois pour se mettre à genoux et faire sa prière.
Celui qui dormait toujours avec un oreiller vide à côté de lui.
Celui qui ne voulait pas grandir.
Celui qui, grâce à ses appareils perfectionnés, épiait les conversations de ses voisins, y compris leurs débats intimes.
Celui qui montrait toujours sa queue aux fillettes, dans les couloirs des immeubles.
Celui qui cherchait à vivre exactement la vie d'un autre.
Celui qui relevait toujours, dans un tic nerveux, le bord gauche de sa lèvre supérieure, et laissait découvrir les dents.
Celui qui avait toujours l'œil fixé sur le calendrier, dont il avait défini scrupuleusement les jours fastes et néfastes.
Celui qui adorait croquer les fruits de mer comme des pralines.
Celui qui répétait qu'aucune mort au monde n'est un malheur, et même n'a la moindre importance.
Celui qui n'aimait que les langues mortes, que personne jamais ne parlerait plus.
Celui qui ne pouvait parler aucune langue étrangère.
Celui qui se caressait à l'intérieur en regardant les autres.
Celui qui ne faisait plus rien qu'en public, y compris l'amour.
Celui qui n'aimait que les tons de violet, un peu passés.
Celui qui, pour l'amour, regardait d'abord aux dents et aux fesses.
Celui qui déménageait à tout bout de champ, jusqu'à louer des chambres en hôtel, par goût de l'aventure.
Celui qui n'aimait que la souffrance dans l'amour.
Celui qui n'aimait que les Portugais ou les Florentins, râblés et bien découplés, et assortis d'une moustache.
Celui qui ne comptait plus que par dizaines, comme à la belote, les garçons qu'il avait aimés, et qui dépassaient sensiblement les 3000.
Celui qui se définissait lui-même comme un gratte-talons.
Celui qui avouait être un mangeur d'araignées.

Celui qui n'aimait les enfants qu'entre deux âges : 9 et 13 ans.
Celui qui imaginait que sa vie était réglée par des signes du destin, dont il était toujours à l'affût.
Celui qui aimait se frotter le cul dans des torchons mouillés.
Celui qui croyait toujours avoir tout vécu, et se fatiguait encore plus à cette idée.
Celui qui aimait tellement les pochettes à ses vestons qu'il les assortissait à sa météorologie personnelle.
Celui qui établissait des records, celui qui les recensait pour en faire un livre, celui qui recopiait les plus excentriques pour en faire un article, celui qui s'inspirait de cet article pour en faire une définition : de quoi au juste ?
Celui qui recopiait tous ses rêves.
Celui qui, à la terrasse des cafés (et, le plus volontiers, place d'Italie), notait tout ce qui passait.
Celui qui ne lisait, dans les livres, que les sommaires, tables et index. Parfois aussi, il regardait les images et les croquis.
Celui qui fixait toujours les motifs des papiers peints ou des revêtements de sol pour y découvrir des monstres, des dragons ou des sorcières.
Celui qui était toujours, disait-il, à la recherche des moments parfaits.
Celui qui crachait partout.
Celui qui avait décidé de ne rien écrire d'important, ni même de rien écrire du tout. Il disait s'y efforcer réellement.
Celui qui aimait se faire caresser tous les matins, dans le métro de 7 h 48, par un vieil homme qui gardait la main dans la poche de sa gabardine.
Celui qui se branlait régulièrement le membre pour le faire pousser.
Celui qui ne parlait de ses amants qu'en coups de queue et coups de cul.

Celui qui tous les jours s'attendait au miracle.
Celui qui collectionnait toutes les photos de son idole, Michel Serrault.
Celui qui essuyait tout, miettes, gras, cendres. Même quand il ne les voyait pas.
Celui qui décollait la couverture des livres, pour l'épingler au mur. Il jetait ensuite le livre.
Celui qui classait toutes les idées des autres dans des fichiers en bois, qu'il feuilletait quand on lui commandait un article très personnel.
Celui qui suivait certaines personnes dans la rue, et même prenait le train avec elles jusqu'en Italie, sans leur vouloir d'ailleurs aucun mal, simplement pour veiller sur elles.
Celui qui, à chaque flirt, croyait vivre une passion, avec ses chagrins et ses complications, et même ses ruptures.
Celui qui, bien que dans la force de l'âge, n'avait plus de goût pour l'amour, ni d'ailleurs pour grand chose, sauf pour manger de mieux en mieux.
Celui qui, dans l'amour, ne ratait vraiment aucune occasion pour faire des chatouilles.
Celui qui, par profession, recevait beaucoup de livres à son domicile, et les jetait les uns après les autres, aussitôt.
Celui qui préférait toujours ses amours passées.
Celui qui avait décidé de classer les anomalies.
Celui qui, avec beaucoup de savoir-faire, répondait aux annonces d'emploi pour se faire offrir ses randonnées de week-end
Celui qui chiquait toute la sainte journée.
Celui qui collectionnait les emplacements des socles sans statue.
Celui qui ramassait toujours les photos d'identité ratées.
Celui qui était un amateur forcené des carnets mondains, messes solennelles et ventes de charité.
Celui qui était un parasite des buffets.
Celui qui volait les lettres d'amour, au risque de provoquer des

déchirements.

Celui qui était fou des drapeaux.

Celui qui avait appris tous les gestes obscènes.

Celui qui prenait, au magnétophone, les soliloques des dingos de la cloche.

Celui qui photographiait les carcasses de voitures.

Celui qui n'avalait jamais l'hostie, mais la gardait longtemps collée contre son palais.

Celui qui dormait, la nuit, dans les surplis des enfants de chœur.

Celui qui n'aimait que les vierges.

Celui qui répétait qu'il était une œuvre d'art vivante, et qu'il s'appelait Fabiola.

Celui qui changeait de nom régulièrement pour disparaître sans laisser de traces.

Celui qui roulait tout le monde dans la farine, parce qu'il était beau parleur.

Celui qui ne ratait jamais une croisière Paquet.

Celui qui, régulièrement, proposait la botte aux chauffeurs de taxi, et qui disait réussir neuf fois sur dix.

Celui qui cachait à sa femme des revues cochonnes en les enterrant dans son jardin.

Celui qui faisait tant pis à tout.

Celui qui adorait sa chienne plus que tout au monde.

Celui qui était toujours très fier de sa poitrine.

Celui qui grossissait avec amour.

Celui qui ne s'exaltait qu'aux catastrophes, et qui se les rappelait toutes, en tout cas les plus meurtrières.

Celui qui avait fait de son appartement un jardin, pour toujours dormir sur l'herbe.

Celui qui tous les jours s'entaillait la peau.

Celui qui n'aimait vivre que dans les caves.

Celui qui tirait, tôt le matin, les oiseaux à la carabine.

Celui qui était abonné à un hebdomadaire littéraire depuis le 17 juin 1923, et qui n'y avait jamais failli.

Celui qui était prêt à passer des mois et des mois à conquérir, et à se détourner sitôt la chose assurée.

Celui qui disait, à tout moment, qu'il lui fallait relire d'urgence le *Journal* de Jules Renard, *La Vie, mode d'emploi,* ou encore *L'Apprenti* de Raymond Guérin, et qui était bien trop paresseux pour le faire.

Celui qui prenait des comprimés de n'importe quoi cinq fois par jour.

Celui qui avait décidé de conserver sa tête, après la mort, dans une capsule à –176°, et qui y consacrait toute son énergie.

Celui qui portait toujours sur lui, depuis tout petit, deux ou trois gris-gris.

Celui qui voyait des manies partout, et qui en devenait fada.

Celui qui faisait les toits, comme Arsène Lupin.

Celui qui ne cessait jamais de remuer les gambilles.

Celui qui aimait faire roucouler les chéries.

Celui qui aimait les dessous soua-soua.

Celui qui n'aimait que les peaux laiteuses et les cuisses d'éléphant.

Celui qui aimait rester ligoté des heures, à la disposition de son gardien, qui d'ailleurs le plus souvent n'en faisait rien.

Celui qui raffolait des feuilles de rose.

Celui qui imaginait toujours ses amants le crâne ouvert.

Jean-Luc Hennig

[Texte publié dans *Fou parle* ,
n°24, mai/juin 1983, pp. 31-34]